

La femme qui est restée femme

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

Colette entra dans la *Pléiade* en 1984 et le monde de l'édition a célébré l'an passé les 50 ans de sa mort. Née en 1873 dans un petit village de Bourgogne, elle nous avait quittés en 1954, et une fois que l'on est mort, on ne vieillit plus ; il arrive même que l'on rajeunisse. Les lecteurs d'aujourd'hui l'imaginent volontiers soit sous les traits de Claudine, l'écolière à boucles blondes, assise sur son pupitre, un cahier de classe sur les genoux, soit de l'actrice de music-hall qu'elle fut dans sa jeunesse pour arrondir les fins de mois, soit sous l'apparence de la grande dame des lettres siégeant à l'Académie Goncourt et à laquelle l'Etat français accorda des funérailles officielles. Elle représenta aussi aux yeux de certains tantôt une espèce de paysanne pervertie par la vie parisienne et tantôt le symbole de la femme émancipée. En réalité, elle a toujours préservé sa santé paysanne, et ce qu'on appelle des perversions n'était pour elle que des bizarreries de la nature sur lesquelles elle ne portait pas de jugements moraux.

Sa grande originalité est ce tranquille amoralisme qui ne laissa pas d'inquiéter deux de ses contemporains les plus célèbres qui avaient, il faut bien le dire, un goût immodéré pour l'inquiétude et les cas de conscience : le catholique François Mauriac, ce qui est tout à fait normal, et le protestant André Gide, ce qui est plus curieux de la part de quel-

qu'un qui cherchait à grands fracas à s'émanciper du joug moral comme l'auteur de *Corydon* et de *L'Immoraliste*.

Colette, elle, n'a jamais cherché à être un directeur de conscience ou un maître à penser. Elle n'a jamais fait la leçon aux hommes. Ses leçons à elle étaient des leçons de choses.

Elle laissait justement les hommes, les mâles de l'espèce, se griser entre eux de l'alcool des idées et manier, avec plus ou moins de talent, leur dynamite, ne cherchant pour sa part qu'à s'affranchir de l'esclavage amoureux. Elle ignorait les cas de conscience et l'inquiétude religieuse sans lesquels un romancier catholique ne pourrait exister. L'au-delà ne la préoccupait nullement. C'est pourquoi l'Eglise catholique lui refusa des funérailles religieuses. Colette ne les demandait pas. Pourquoi donc se choquer de ce refus ? Colette dans son cercueil eût certainement approuvé l'Eglise catholique de lui avoir épargné ces pompes. Qu'eût-elle dit, qu'eût-elle fait dans une église ?

Le nez collé à la matière la plus animale et la plus végétale, cette paysanne bourguignonne refusait les égarements de l'imagination. Elle se contentait de décrire ce qu'elle voyait et de dire ce qu'elle éprouvait : sentiments et sensations. Elle pensait sans doute que la morale et la politique sont des inventions typiquement masculines dont une femme qui se

respecte ne doit pas se mêler. Elle a voulu être l'écrivain du monde réel, qui est avant tout celui de la vie des sens, avec ses douceurs et ses cruautés. Jusqu'au jour de sa mort, elle a voulu près d'elle des chiens et des chats. Guidée par un sûr instinct, elle amassa un savoir sensoriel sans équivalent dans notre littérature.

Mauriac et Gide, vous n'arriverez pas, malgré tout votre talent, à en faire une pécheresse, encore moins une pécheresse repentie, baignant de ses larmes les pieds de son Sauveur, mais elle n'est pas non plus la femme émancipée que les féministes d'aujourd'hui voudraient voir. Elle

fut dans le monde féminin l'exacte contrepartie de ce que Paul Léautaud fut dans le monde masculin.

Le goût de vivre

Colette ne semble pas avoir connu l'inspiration. Elle écrivait péniblement, sarclant, échenillant ses phrases comme autant de plates-bandes. Ses bonheurs d'expression viennent d'un dressage de mots pour cerner avec précision le sujet qu'elle voulait traiter. Son art est un art d'artisan, de joaillier. La France qu'elle a dépeinte a disparu, le monde parisien de fêtards, de noceurs, de noctambules et d'hommes d'esprit, aussi. Car Willy et ses comparses en avaient jusqu'au bout des ongles, ce monde dont elle a si justement parlé dans ses *Apprentissages*. La femme française a quitté ses potagers et son gynécée pour entrer dans l'arène politique et lutter côte à côte à l'édification d'un monde « meilleur » avec celui qui est son ennemi naturel : l'homme.

Elle n'a parlé que de ce qu'elle aimait tout simplement. Personne, mieux qu'elle, n'a décrit le goût profond de vivre qui nous possède tous à un moment ou à un autre. Car elle aime tous les plaisirs ; simple plaisir d'exister sans plus, les jours d'été rouges ou les nuits blanches d'hiver, plaisir du sommeil qui vient avec le lourd clapotement du sang amenant les rêves au rythme de vagues salées, les plaisirs des yeux et ceux du toucher. Elle a ignoré beaucoup de règles et les a toutes traitées de la même façon. « Je n'aurai été, dit-elle, ni bonne cuisinière ni bonne épouse, et je coupe les ficelles au lieu de dénouer les nœuds. »

François Mauriac, qui, en bon et mauvais catholique qu'il était, se méfiait d'elle un peu comme au Moyen Âge on se méfiait des sorcières, a appelé *Chérie* et *La fin*

Colette.



de *Chéri* des livres catholiques. « Colette, a-t-il écrit, avec ses vieilles courtisanes, ses beaux gigolos animaux et un peu veules, nous montre jusqu'à l'horreur l'éphémère miracle de la jeunesse, nous fait sentir le tragique de ces pauvres vies qui misent tout sur un amour aussi corruptible et périssable que celui de la chair. » Mauriac est là un peu tartuffe, car ce combat de la chair et de l'esprit, c'est tout le fond de commerce d'un romancier catholique comme lui-même.

Les héroïnes de Colette ne sont ni des Phèdre ni des Hermione ni des Thérèse Desqueyroux. Les tristesses charnelles et tragiques, Colette les méprise un peu comme une chienne méprise la maladie. « Souffrir, c'est peut-être un enfantillage, dit-elle, une occupation dénuée de dignité. J'entends souffrir quand on est un homme par une femme, quand on est femme par un homme » et elle lit dans les lettres de sa mère cette pensée : « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable. »

On est là aux antipodes d'une George Sand qui plaçait la passion amoureuse au-dessus de tout. Par amour, il faut entendre surtout l'amour charnel et passionnel. Cette tranquillité paysanne, qu'on retrouvera plus tard chez un Marcel Aymé, par exemple, cette absence totale de romantisme, tout cela nous met bien loin de la littérature. Certes elle n'ignore rien des servitudes et de l'esclavage de la chair, mais elle n'en tire aucune fierté. Elle en aurait plutôt honte. Cette païenne n'a jamais déliré.

Et surtout elle n'a pas ce qu'on appelle des « idées ». Elle sait avec son instinct féminin que les idées, comme la guerre, la philosophie et la religion, c'est le domaine de l'homme et du mâle, dans lequel la femme n'a que faire. (Qu'on ne cherche ici aucune trace de misogynie.) Elle est encore ici l'exact opposé d'une

George Sand qui des idées en avait tant et plus, des bonnes et des mauvaises, et qui les claironnait.

La fille de Sido

Un grand écrivain est l'incarnation d'une race. Claudel parle quelque part des lettres d'Isabelle Rimbaud et dit qu'on les reconnaissait par une espèce de ton familial proche des violences de son frère. Ainsi pour Pascal et sa sœur, pour les trois sœurs Brontë, pour Maurice et Eugénie de Guérin. Ainsi pour Colette et sa mère. Il n'est pas besoin de rappeler comment Colette a fini par s'identifier à celle qu'elle appelait Sido. Ainsi la mère de Proust finit par ressembler à sa propre mère dont elle avait adopté les tours de phrase et les citations de Madame de Sévigné.

« Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, je puis pourtant me redresser et dire : je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sur la neige fouettée de vent crier de porte en porte chez des riches qu'un enfant, près d'un âtre indigent, venait de naître sans langes, tenu par de défaillantes mains nues... »

Un jour la vagabonde dira à l'un de ses amants : « En dépit d'un premier mariage et d'un second amour, je suis demeurée une espèce de vieille fille, vieille fille à la ressemblance de certaines amoureuses de l'amour quand l'amour ne leur paraissait pas assez beau. » Elle est celle qui ne laisse pas l'amant faire intrusion dans la chère vie domestique. Elle est celle qui dit à l'homme : « Je te rejette et je choisis tout ce qui n'est pas toi. » Mais elle

Colette,
Œuvres complètes,
Laffont,
tome I 1900-1919 ;
tome II 1920-1940 ;
tome III 1940-1954,
Paris 1989, 1480 p.,
1540 p., 1440 p.

Gérard Bonal,
Michel Remy-Bieth,
Colette intime,
Phébus, Paris 2004,
448 p.

Alain Brunet,
Claude Pichois,
Colette, De Fallois,
Paris 1999, 604 p.

Michel del Castillo,
Colette, une certaine France, Stock,
Paris 1999, 374 p.

est celle qui dit aussi : « Homme, ma patrie » ; celle qui dit d'elle-même : « Femelle, je suis et femelle je me retrouve pour en souffrir et pour en jouir » ; celle qui par le piège du désir charnel est jetée dans les bras d'un époux ; celle qui, esclave à ses heures, est complice de cet esclavage, parce qu'il y a chez la femme un invincible instinct de faiblesse et de soumission ainsi qu'une servile collaboration au désir de l'homme. « Ah ! s'il n'y avait que la nuit, dit-elle, la nuit, mon amour, je serai toujours à peu près à votre hauteur, pourvu que je sois toute nue dans vos bras et couchée ; le plus terrible, c'est quand il nous faut nous relever, et alors je tremble devant vous. »

Elle est celle qui dit enfin : « Je ne suis qu'une chienne au cœur de chienne malade de tendresse et qui tremble de se donner trop vite. »

Approches et retraits

En dehors des rapports amoureux, l'homme est celui qui dans la vie d'une femme apporte le désordre. Il est l'incendiaire par excellence. On respire après son passage, quand il est reparti faire la guerre et fonder des cités. On n'essaie pas comme Didon de le retenir trop longtemps dans son lit. Les dieux ont d'autres plans pour lui. On ne s'immole pas non plus à cause de lui sur un bûcher. Si bien que pour les héroïnes de Colette, l'amant compte en définitive moins que l'amour. Ses romans sont donc moins des romans d'amour que des romans de la paradiade, chargés de vérités d'ordre plus contradictoire que complémentaire : celles qui concernent la soumission à la folie amoureuse au sens le plus animal et le plus passager, et celles qui ont trait à la vie domestique et quotidienne, royaume de la femme.

Saluons et aimons Colette pour cet amour du travail qui est la leçon d'une vie si pleine, d'une œuvre si diverse et toujours recommencée. « Le travail m'aime, il me force », aimait-elle à dire. Et c'est cette atmosphère honnête du travail, dans lequel l'homme se bat avec et contre ce qu'il a de plus fort en lui et de plus fort que lui, qui l'aura édifiée au foyer des artistes.

G. J.

Quinzième édition du festival BLACK MOVIE

Du 18 au 27 février

Des films d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, autour de l'adolescence.

Une rétrospective du réalisateur coréen Hong Sang-soo.

Une rétrospective d'Abbas Kiarostami.

Une sélection du nouveau cinéma argentin.

*Maison des Arts du Grütli
16 av. Général-Dufour (Genève)*